

## Correspondances Montréal... Chicago... Wherever

Nathalie Stephens

---

Number 210, September–October 2006

Write here, Write now. Les écritures anglo-montréalaises

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17534ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Stephens, N. (2006). Correspondances : Montréal... Chicago... Wherever. *Spirale*, (210), 41–43.

# Correspondances Montréal... Chicago... Wherever

par NATHALIE STEPHENS

**J**e suis mal placée pour faire l'état des lieux littéraires, langagiers. D'un lieu bien particulier : Montréal, in English. Prise entre deux langues qui, en rapport l'une avec l'autre, n'ont de sens véritable qu'au Canada et au Québec. On passe la frontière (états-unienne) et on oublie vite comment on a fait pour s'emballer si fiévreusement, car la question semble être ancrée ici, c'est-à-dire là-bas, et de façon singulière. Ici, ici à Chicago, j'essaie d'expliquer. On sourit, pas méchamment. On ne comprend pas. On trouve ça bien, deux langues, c'est chouette. On aime le français, on adore. Et au fond on s'en fout, c'est sans importance.

Je m'avance comme imposteur dans cette discussion qui me touche et me rebute, où j'ai mon mot à dire et que j'évite car j'ai souvent l'impression de ne pas y avoir droit. Et justement, *c'est à cet endroit de refus, de déni, que je me dois d'avancer, d'ouvrir la voix, et de cracher ce qui vient, ne vient pas.* Je suis née rue Fleury à Montréal. J'ai beaucoup bougé. Je suis retournée à Montréal il y a quelques années. À présent, j'écris depuis Chicago. De l'autre côté. Mais de quelle frontière, il y en a tellement. Mes identités se multiplient à une telle vitesse que je n'essaie plus d'en tenir compte, et plus je vais, plus je me rends compte qu'elles ne servent point

à me situer, mais plutôt à servir telle ou telle cause, à laquelle je me prête parfois volontiers et dans laquelle je me vois souvent entraînée. J'ai l'impression de ne plus m'appartenir. Ou bien de m'appartenir pleinement. Il est vrai que ça dépend des jours.

Il y a prolifération de moi en de multiples lieux. Je suis à la fois nulle part et en de nombreux endroits, ce qui n'est, somme toute, pas si mal, d'un certain point de vue. Mais le fait est, je l'avoue, que je commence à avoir l'impression d'être malmenée par cette problématique langagière et j'en ai un peu marre. Ce qui ne veut pas dire que je n'y tiens pas, ▶

Daniel Olson, **Ivory Tower (1998)**

Performance – costume, machine à écrire, système d'amplification. Dans un édifice sur une rue principale, l'artiste s'est installé devant une fenêtre au troisième étage, travaillant à la machine à écrire, avec un système d'amplification projetant le son dans la rue.  
Photographe : Sheila Yeoman



à mes langues, ni à leur épanouissement, mais que je voudrais quitter l'agencement actuel de la conversation, trop — à mon avis — dominée qu'elle l'est par une lutte de pouvoir retournée sur elle-même au point d'anéantir ne serait-ce que la possibilité d'ouverture à un espace inimaginé, méconnu, et par conséquent inabordable : l'étrangeté, l'inattendu. *La gageure est ancienne, rousseauiste : dire l'ici sans blesser l'ailleurs, ouvrir sans en même temps se fermer. Tout cela m'est troublant. Tout cela est trouble.*

Il me semble que les discours ceints par une idéologie de pénurie cachent une abondance bien plus puissante et généreuse que la mesquinerie qui risque actuellement d'appauvrir les mouvements culturels, identitaires, retranchés. J'en étais à dire que l'anglais œuvre en fonction du français de façon bien distincte ici : ici, à Montréal, ici, au Canada, ici, au Québec. Et quoique notre sujet soit l'écriture contemporaine d'une certaine langue dans un lieu (in)certain, ce sujet n'a de sens qu'à cause du rapport, de la configuration du rapport, oppositionnel, qu'il entretient avec l'autre langue. Je voudrais l'enjamber, cette binarité, l'ouvrir sur une autre façon de la penser.

Chose certaine, on a du boulot à faire, et sans vouloir être taxée d'idéaliste, je pense qu'il est bon de se rappeler le pourquoi de nos littératures. Je lisais récemment une histoire du surréalisme. Il est vrai que Breton était gonflé, que toute l'entreprise puait les règlements de compte, l'anti-bourgeoisie embourgeoisée, et la misogynie, n'en parlons pas. Mais il est aussi frappant — et c'est ce que j'en retiens — qu'on savait vers quoi on s'élançait : avec ferveur et effronterie. On n'avait pas peur de dire, ni de contester. *On n'avait pas peur de se risquer.* L'histoire nous a beaucoup usés depuis l'entre-deux-guerres. On en a pâti moralement. On sait à quoi s'en tenir et par conséquent on fait preuve de tendances chétives. On est las, on préfère l'abri au risque, le détachement (l'aliénation) au dérangement : bouleversé par la mondialisation, étourdi par une

.....  
**... c'est à cet endroit de refus,  
de déni, que je me dois d'avancer,  
d'ouvrir la voix, et de cracher  
ce qui vient, ne vient pas.**  
.....

culture dominante de plus en plus médiatisée, en état de paralysie par une déresponsabilisation (égo-centrisme) encouragée par la primauté du matérialisme, on détourne le regard, on est détourné. Mais c'est une raison de plus, j'en suis convaincue, pour porter le regard plus loin que son patelin sans pour cela y renoncer, plutôt que de se retrancher dans sa réticence, sa vulnérabilité fortifiées.

Chose à laquelle je me suis essayée dans les textes qui suivent où je me suis imaginé des lettres échangées avec différentes « moi ». Je me suis demandé comment je m'accueillerais, à quelles hésitations je devrais faire face. J'ai prélevé les détails marquants. J'ai tenté à la fois de m'y impliquer et de m'en extraire, et de faire de ce polylogue l'esquisse d'une philosophie du lieu qui ne serait pas brimée par les intérêts idéologiques de telle bureaucratie étatique, mais qui s'ouvrirait sur une pluralité, une multiplicité sans crainte de frontières, une philosophie du corps en mouvance et de ses lettres, sa littérature.

\* \* \*

*It is possible to write one's day through letters, a letter.<sup>1</sup>*

N... Je ne te promets rien. Viens, je te ferai voir. L'erreur est de vouloir saisir l'insaisissable. De projeter sur une ville, n'importe laquelle, le fardeau de ses espoirs, d'attribuer au désir une topographie trop particulière, d'en tracer les sillons comme s'il s'agissait de veiner sa destinée, d'y injecter le pouls d'une certaine dérive, d'en faire un délire magistral, tu vois où je veux en venir : de la nommer. De nommer les rues, les ruines, les épaves, les caniveaux, les canaux, les squares, les routes, les chemins, les parcs. D'en escalader les pentes, de déraiper sur les pavés moites de sa réputation surfaite; pourtant, tu ne l'as pas inventée, elle est palpable, elle t'a séduite, envahie, désolée. J'en bois, moi, tous les matins, penchée sur l'écume suspecte du Saint-Laurent, depuis la rive parsemée de tessons de bouteilles et d'une patrouille surchauffée, depuis l'avenue Willibrord le dimanche des Rameaux et les cris condamnant les Juifs d'avoir tué le dieu périmé de ce bord. Les permissions, vois-tu, vont main dans la main avec les refoulements, la libération coûte cher, on ne sait plus trop de quoi on se défait. On convie à la défaite... N

*What I first saw was monumental. A saillie of gorgeous concrete. Stairs spiralling. Turrets. A rue piétonne. Pigeons shitting on cobbled walks. A joie de vivre? It is best not to dream too much.*

N... Je ne voudrais pas t'en dissuader, mais je te préviens, tu seras appelée à te situer. Un jour ou l'autre, on l'exigera de toi, tu verras que tes langues entières cesseront de fonctionner. Tu fais mieux, là où tu iras, de vivre en étrangère. Curieuse anfractuosité du terrain langagier. Au point où j'en suis, je voudrais qu'on puisse l'aborder autrement. Dire du lieu : comblé, plutôt que manquement. Anciennement, j'écrivais *ni l'une, ni l'autre, et toutes deux à la fois*. Et bien plus tard, *elle vit à peu près nulle part*. Je veux en venir à ce vide, qui n'est ni d'ici, ni d'hier, mais qui s'est étendu sur toute ma littérature en débarquant ici — pourtant j'y suis née, c'est, ce sont, mes langues. Dire *ici*, tout comme dire *mes langues*, c'est entretenir une certitude que je n'ai pas. C'est malmener la vérité. C'est surtout vouloir repérer une écriture polylogue dans un lieu scindé. L'y arrimer. Du reste, cette conversation n'aurait lieu nulle part ailleurs, je pense; pourtant, on n'est pas en manque, sur ce continent, de nationalismes. Je n'aurais pas justement à te dire *Viens mais*. Je te dirais *Viens* tout court et tu viendrais... N

*Because bastards ululate on Saint-Denis at midnight, moon or no moon. And I ululate with them. With my scarf tight around my throat, mamzer. And my dogs cowering because they don't like to see me like this. With my mouth wrapped around a sound, cabrón, I am incapable of making.*

N... Imagine un peu que tes deux langues soient des langues frontières. Que l'une te renvoie à l'autre mais qu'aucune ne soit véritablement habitable. Que tu sois lue en fonction de ce dédoublement et que le résultat en soit non un d'abondance mais de recul. Ce qui a la propension à s'illimenter, à se répandre, à s'élargir et à se transformer, en vient à devenir le signifiant d'une limite *totalisante*, si ce n'est totalitaire. C'est dire que chacune d'elles, et donc toi, puisque tu y es prise, sinon éprise, agit comme un atoll, comme un fait hermétique isolant l'une dans l'autre. Peu importe que tu sois dans ton anglais à Montréal ou dans ton français à Toronto, l'effet sur tes textes en est un de défaite, et non de fête, car, et pourquoi, le tout est malencontreusement brimé par une « surfaite » de méfiance sublimée qui travaille doucement ses expulsions — de part et d'autre. D'où ton penchant pour le nulle-part. Un choix véritable, une

**La gageure est ancienne, rousseauiste :  
dire l'ici sans blesser l'ailleurs...**

*situation*, mais qui t'a toutefois été inculquée. Ta philosophie en est une élaborée dans la nécessité, et depuis ce terrain vague, tu arrives malgré tout à te tailler une place... déplacée. Insituable. On te l'a maintes fois fait remarquer. Tu résistes farouchement à l'incorporation, tu ne demandes aucune permission, tu évites de t'installer. Tu en arrives à ce constat : que ta disposition linguistique, qui fait de toi ta provenance contestée, se heurte à un dispositif administratif dont le souci premier, tu t'en rends bêtement compte — loin de mener, ouvrir, poursuivre, accommoder un dialogue intelligent autour des langues et des littératures —, est avant tout un souci dont est soustrait l'élément animal, c'est-à-dire humain, sensoriel, *mouvant*, et même parfois ému, qui passe et repasse sur un terrain délimité sans aucun égard pour l'impact des confins aléatoirement imposés qui, malgré toi, s'érigent dans ton sommeil dans de hideux complexes bureaucratiques, qui d'une main te convoitent, et de l'autre raturent ce qui sort de ta bouche manuscrite... N

*This is the thing with tenses. Their governance and the insolence of our lives. Say : « What was. Will have been. » I mark the spot X and rub the ground hard until the X disappears. It only disappears insofar as it is not visible to those who did not put it there. As for me, it is in me and I see it always and anyway I needn't because it is there.*

N... Je voudrais en revenir à ces langues frontières, aux contrôles arbitraires qui font que l'on se lance, avec fougue et sans trop de réticence, dans cette conversation. Les balises sont, dirait-on, prédisposées. On parle, pour ainsi dire, du fond d'un puits où l'eau a cessé, depuis longtemps, de couler, et dans l'étanchéité et l'oubli total de la porosité, le refus d'une certaine géographie, alors que notre champ de vision est arbitrairement figé. J'en arrive à me dire que l'imposition d'une certaine identification (quelle qu'elle soit : linguistique, sexuelle, culturelle...) oblige à l'entretien d'un rapport précis à l'État, borné par l'État, qui artificialise la relation dont il se dépêche de s'absenter, de s'abstenir. Ce qui me mène à provoquer une série de dislocations dans cette matière (architecturale car maniée) qui obéit aux principes d'un univers somme toute inventé. J'en considère la malléabilité, la porosité et en arrive à des reformulations éventuellement extra-étatiques (et pas forcément extra-politiques ou -politisées), extra-géographiques, une sorte de reconstitution deleuzienne de l'espace langagier, stratifié, tendre, c'est-à-dire ouvert. À la place des langues frontières, je conçois des langues embrasées (embrasées), ouvertures, brèches, cassures, dans le matériau de la littérature, des lieux de passage, d'entrée, d'accès, des seuils langagiers qui viendraient bouleverser la fermeture de la frontière sans en oblitérer l'existence. Je passe. Je sais que je passe. Je passe à travers. Je me retourne. Le passage ne se referme pas derrière moi. Il y a la trace laissée par mes pas. Là. Tu me rejoins. On cause... N

*The cities fold over and over. Union Square shows up at the foot of Montjuïc. The Chicago River cuts a path across Dartmoor. And the Orio stops at the foot of St. Denis.*

N... Tant de réticences. Je voudrais ne jamais devoir nommer. Dire ici à Chicago. Ici à Montréal. Ici là-bas où je suis, ai été. Vois-tu. J'en viens à me reconnaître dans les lieux dont je disparaîs. Subsiste une trace, des traces dans les endroits que j'ai quittés. Je me rends compte que finalement je n'ai quitté nulle part, ce qui m'est étourdissant à ingérer : une pluralité de « moi », dont je ne suis plus responsable, et que je suis incapable de repêcher des endroits où je les ai abandonnés. Le lieu se déplie, s'étale, se superpose sur l'autre, avant, après. Je voudrais te confier cette expérience bien particulière du mouvement, en adoucir la barbarie, car il y a violence dans l'acte d'ouvrir la bouche sur un lieu bien précis, de le nommer et d'en attendre quelque chose, puis le fuir, en être chassée. C'est toi que j'attends, bien entendu, au bout de la ligne, au tournant de la page. Fuyante — mais quoi, la langue, la page, toi... On est troquée contre sa nationalité (ses nationalités). On est troquée contre sa langue. Contre sa capacité de résister. On dit reste, tu seras récompensée. On dit le lieu d'où tu viens mais ce n'est pas vrai. On dit qui tu es mais on n'en sait rien. On dit le lieu où tu es c'est tout ce qu'on connaît. On dit myope. On dit blindé. On dit tais-toi. On dit bouge pas. On dit jamais. La langue se referme sur les lettres qu'on écrivait, que je t'écrivais. Car au fond, finalement, que tu sois ici ou là-bas, tu écriras. À Chicago on te dira Canada. À Toronto on te dira Montréal. À Montréal Lyon. À London America. À Barcelone France. On te dira n'importe quoi. On fera en fonction. On fera une fonction de toi. Tellement on veut traquer le mouvement des corps qu'on en oublie ses lettres. Peu importe que tu te retires : toi, comment te lirais-je ? Quand la littérature a-t-elle cessé d'être contestataire ? De remettre en question son milieu ? De s'imposer malgré le risque couru ? À présent qu'elle se referme sur elle-même, on en est à se demander quel gouvernement elle sert. Quelle frontière elle protège. Quel mythe elle entretient. Et de quel droit ? Passe à côté. Refuse le lieu, le lieu te refusera. Tu rencontreras ce qui attend... N. ☹

1. Les textes en italique sont extraits d'un manuscrit inédit dont un passage, traduit par l'auteure en français et ayant pour titre... *S'arrête? Je, a été publié dans Montréal Cultures (n° 7, « Écrire Montréal, écrire à Montréal », 2006, p. 8-9).*